

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH™
15 route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin - <http://amis.mabire.free.fr> - EDH 2010 ©



n° 27



Alain de Benoist

Mon ami Jean Mabire



Laurent Schang

Ungern, c'est moi !



Katherine Mabire-Hentic

D'un Saint-Pierre à l'autre...



1778 1503

ISSN 1778-1507
France : 3 €



Vagabondages



Photo de couverture :
Cérémonie funéraire à Mait'Jean :
Eculeville le 29 avril 2006

Adhérez!

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

- ☐ Adhésion simple 10 €
☐ Adhésion couple 15 €
☐ Adhésion de soutien 20 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel : _____

@ _____

Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
15 rte de Breuille.
17330 Bernay Saint Martin

Il est des lieux prédestinés. Ce petit val normand du nom de St Pierre nous a apporté, le temps d'une journée, la régénération que nous étions venu y chercher. La diversité des Amis de Jean MABIRE est réconfortante, chacun trouve sa place chez nous, apporte sa contribution : morale, physique, intellectuelle.

Une Assemblée Générale constructive, un repas copieux et chaleureux suivi d'un recueillement à l'initiative de **Didier Patte** sur les tombes des **De Saint Pierre** nous engage à prévoir pour l'an prochain un autre lieu aussi charmant pour un public chaque fois plus nombreux et attaché, grâce à une excellente organisation.

Ce bulletin sort quelque peu des sentiers battus puisque nous avons, pour un instant, cassé le rythme thématique habituel. Mait'Jean cet inconnu pourrais ton dire ! Des rencontres opportunes ces temps derniers, nous ont permises d'avoir une autre approche dont il nous fallait, tout au moins, vous livrer les contours. C'est pourquoi nous avons vagabondé de la Normandie à l'Île de France et aux steppes de la Mongolie.

Il faut dire qu'en ces temps dits de progrès, la Normandie est bien peu reconnaissante à Jean MABIRE. Il n'est plus évident de trouver l'un de ses ouvrages dans un de ces musées historiques foisonnant en cette si belle région et pourtant combien lui a-t-il donné ainsi qu'à ceux là même aussi qui, aujourd'hui le vouent aux gémonies mais : « **Lorsque tous trahirons nous resterons Fidèle** » dit le chant. Il nous faut donc œuvrer à ce que Jean MABIRE garde sa place, toute sa place là où il a tant donné pendant un demi siècle.

Katherine Mabire-Hentic vient vous en dire plus sur ce qu'était la famille **De Saint Pierre** et des rapports entretenus avec Mait'Jean. Un constat pour nous est que les **De Saint Pierre** représentaient cette Fidélité à laquelle nous attachons tant de valeur, même toutes nos valeurs ! Fidèles à leur race, à leur rang. Fidèles à leur Religion, la défendant avec la plus grande force, le plus grand acharnement comme pour leurs idéaux au moment de l'Algérie Française. Ceci est toutefois une autre histoire qui viendra en son temps. Cette définition succincte ne pouvait qu'attirer Jean MABIRE vers ces hommes de DEVOIR, nous en trouverons encore bien d'autres sur le chemin de notre Maître.

C'est un message qui nous a alerté. Révions-nous ? **Alain de Benoist** se penchait sur notre modeste condition et nous proposait une aide importante en nous offrant une bibliographie très complète des œuvres de Jean MABIRE. Mais qui est-il lui aussi ? Depuis cinquante années il trace la piste d'une doctrine indispensable à notre Famille de pensée. A lire son *Vu de Droite* écrit en 1977 à l'époque où le G.R.E.C.E. qu'il avait créé avec le regretté **Jean Claude Valla** était en plein essor.

Un visionnaire ? Pourquoi pas ? Il faut reconnaître qu'il nous a beaucoup apporté et à travers ses pensées : sa revue *Éléments* a maintenant plus de quarante ans d'existence. A notre connaissance un record de longévité surtout dans l'esprit. Bien sûr un penseur ne fait jamais l'unanimité. Alain de BENOIST a, par ses écrits, parfois suscité des polémiques, parfois des controverses et, chez certains, un énorme agacement de par son existence même. Ce n'était pas toujours pour déplaire à cet esprit provocateur et insoumis. *Au temps des Idéologies à la mode* est la suite cohérente de *Vu de Droite* et prouve, si nécessaire, que nos actuels directeurs de pensée ont beaucoup à apprendre en lisant ou relisant Alain de BENOIST. Pour nous, l'envoi d'Alain de BENOIST est une manne et nul doute que cette bibliographie deviendra un important outil de travail entre les mains des puristes inconditionnels de Jean MABIRE, elle vous sera bientôt livrée.

Enfourchez ce solide petit cheval des steppes et suivez **Laurent Schang** dans la recherche de **Roman Von Ungern Sternberg** le Baron pas si fou que cela ! Une étude très approfondie du personnage qui, sans aucun doute, l'a fortement impressionné et même séduit, a invité notre Ami à poursuivre sa recherche et l'a ainsi amené à nous proposer un comparatif des différents ouvrages parus sur le thème du Baron UNGERN dont il vous livre ici son analyse pour en arriver à une évidente conclusion.

L'enthousiasme romanesque de Jean MABIRE nous avait fait approcher un bâtisseur d'Empire. Toujours ce rêve d'idéal, ce besoin d'espaces immenses que l'on pouvait lire dans les yeux de Mait'Jean et parfois s'y perdre. Ce pouvait être cela, en tous les cas l'Histoire a bien failli basculer au Nord de la Mongolie dans le début des années vingt du siècle dernier, UNGERN remplaçant GENGIS le Grand Khan. Voir l'Ost conquérir à nouveau les plaines de la Russie Blanche, rouge à l'époque d'idées et de sang et peut être au-delà ! Au fait, le quatrième fils de Gengis se nommait Tolui que certains écrivent TULE ? Hasard ?

Bernard Leveaux



Alain de Benoist

« Mon ami Jean Mabire »

J'imagine qu'il y a des lecteurs qui ont découvert **Drieu La Rochelle** grâce à Jean Mabire, moi j'ai découvert Jean grâce à Drieu. C'était en 1963, et je n'avais pas encore vingt ans. A cette époque, peu de livres avaient été consacrés à Pierre Drieu La Rochelle. Celui de Jean aurait normalement dû paraître chez Gallimard, où **Roger Nimier** avait accepté de patronner le projet. La mort brutale de ce dernier ayant fait capoter l'entreprise, il sortit à la Table ronde, alors dirigée par **Roland Laudénbach**, sous le titre *Drieu parmi nous*. L'ouvrage était dédié à **Philippe Héduy** « en souvenir de Roger Nimier ». Héduy, ancien combattant en Algérie tout comme l'avait été Jean, avait publié en 1960 un roman intitulé *Au lieutenant des Taglaïts*, qui évoquait les états d'âme d'un officier rappelé à la tête d'une compagnie de tirailleurs dans les Aurès et que Jean admirait beaucoup (on s'en aperçoit indirectement en lisant *Les hors-la-loi*, roman paru en 1968 qui fut ensuite ré-édité sous le titre de *Commando de chasse*). Par la suite, il anima un Bureau de production littéraire (BPL), dans le cadre duquel Jean écrivit plusieurs ouvrages. Mais à cette époque, Héduy était surtout connu pour être le directeur du mensuel *L'Esprit public*, un journal regroupant principalement des écrivains et des journalistes assez talentueux partisans de l'Algérie française (ainsi que quelques membres ou anciens membres de l'OAS). Jean y collaborait régulièrement, y donnant des articles qui tranchaient souvent sur ceux qui voisinaient avec les siens. Il y parlait de socialisme, de l'Europe des régions, de la culture normande, sans jamais tomber dans les nostalgies « colonialistes » de ceux qu'il côtoyait.

J'ai lu *Drieu parmi nous* avec beaucoup d'émotion, Jean ayant su choisir pour les mettre en valeur les aspects de l'œuvre de l'auteur de *La comédie de Charle-roi* et de *L'Europe contre les patries* qui me touchaient le plus. Je lisais aussi *L'Esprit public*, où je devrais toujours en priorité les articles de Jean. Quelques mois plus tard, j'eus le plaisir de faire sa connaissance, peut-être lors d'une signature de livres organisée à la Librairie de l'Amitié (mais je n'en suis pas tout à fait sûr, car il me semble que cette librairie ne fut créée que plus tard). Nous prîmes rendez-vous. Notre premier déjeuner ensemble eut lieu le 1^{er} mars 1964. Ce fut le début de notre amitié.

Sans être beaucoup plus vieux que moi, Jean apparaissait déjà au jeune homme que j'étais comme un « grand ancien ». A l'adolescence, la moindre différence d'âge paraît énorme ! Jean me raconta ses débuts à *La Presse de la Manche*, et surtout l'histoire de la revue *Viking*, qu'il avait publiée, rédigée et illustrée en compagnie de sa première épouse Jeanine, de mars 1949 jusqu'au printemps de 1958. Peu après, il me fit un immense plaisir en me donnant une collection complète de cette revue « mythique », fabriquée avec



des moyens qui paraissent aujourd'hui dérisoires (tous les numéros de la première série avaient été ronéotypés, parfois en deux couleurs !), mais qui n'en avait pas moins des allures d'œuvre d'art. Je compris immédiatement que, pour Jean, l'expression littéraire était inséparable d'une esthétique qu'alimentait son talent d'illustrateur et de graphiste.

Je connaissais encore mal l'histoire de la Normandie, région d'où ma grand-mère maternelle, née Marie Lemarchand (qui vivait alors à Rennes), était pourtant originaire. Jean me la fit connaître, tant sur le plan historique que littéraire. Il me proposa aussi de m'y guider. A la mi-septembre 1964, je vins le voir à Cherbourg où je fis connaissance de toute sa famille : **Jeanine, Halvard, Nordahl et Ingrid**. Je revois encore aujourd'hui Ingrid, qui était une toute petite fille, gigotant et jouant sous la table... Nous fîmes ensemble le tour du Cotentin, Jean voulant me montrer le nez de Jobourg et la pointe de La Hague.

L'année suivante marqua un tournant décisif. **Dominique Venner**, qui avait lancé début 1963 le magazine *Europe-Action*, auquel je collaborais régulièrement, parvint en mai 1965 à convaincre Jean de quitter *L'Esprit public* pour nous rejoindre. J'étais ravi. Jean prit ses fonctions de rédacteur en chef d'*Europe-Action* dès le mois suivant. Il devait demeurer à ce poste jusqu'à la disparition du titre, en novembre 1966. Son arrivée ne manqua pas d'être remarquée : en plus de sa contribution rédactionnelle, Jean améliora considérablement la présentation et la maquette d'*Europe-Action*. Le 20 juin, c'est encore avec Jean et sa famille que j'allai célébrer le solstice d'été à la pointe de La Hague –



après avoir assisté la veille aux 24 Heures du Mans en compagnie de **François d'Orcival** !

Après son arrivée à *Europe-Action*, Jean Mabire prit l'habitude de me demander un coup de main pour la préparation et la fabrication de la revue. Je n'étais pas tout à fait un secrétaire de rédaction, mais je l'aidais à contacter les autres collaborateurs, à mettre en forme les articles, à choisir les illustrations, etc. Jean m'emmenait également souvent à Evreux, où *Europe-Action* était imprimé. C'était souvent assez épique, l'imprimerie en question – l'imprimerie Dévé – étant sans doute l'une des plus archaïques de France. A une époque où il n'y avait encore ni photocopieuses, ni impression offset, ni bien entendu téléphones portables ou Internet, la composition se faisait encore au plomb, et nous corrigeons au « marbre » des épreuves encore toutes dégoulinantes d'une encre grasse et poisseuse qu'on y appliquait avec une presse antédiluvienne. On avait l'impression d'être au XIX^e siècle. Comme tout se faisait dans l'urgence, que j'avais la critique facile et que Jean était plutôt soupe-au-lait, on s'engueulait parfois copieusement. Je me souviens notamment de ce soir d'hiver où, après avoir bouclé un numéro et s'être chamaillés au point de ne plus vouloir se parler, nous étions remontés dans la voiture de Jean pour rentrer vers Paris. Il faisait nuit noire quand, soudain, une neige épaisse se mit à tomber. Les flocons dansaient dans la lumière des phares au point que nous avions du mal à voir la route. Jean décida de se garer sur le bas-côté et nous descendîmes l'un et l'autre de la voiture. Toujours sans nous dire un mot, nous regardions la neige tomber silencieusement, fascinés par ce spectacle. A un moment, je me tournai vers Jean et lui dit : « C'est beau, non ? » « – C'est superbe ! », répondit Jean. Et nous nous sommes tombés dans les bras.

Jean et moi étions évidemment assez différents. D'abord, il était très peu « secondarisé ». Dans le jargon des psychologues, cela signifie qu'il n'avait pas comme moi des réactions différées, mais des réactions immédiates, épidermiques. Que ce soit pour s'émerveiller ou pour exprimer son indignation, il partait au quart de tour ! Je trouvais que cela lui donnait un côté « Nounours ». Il se flattait en outre de n'avoir rien d'un intellectuel, citant fréquemment ces mots de **Goethe**, qui lui plaisaient beaucoup : « *Toute théorie est grise, mais éternellement vert est l'arbre de la vie !* ». A quoi je lui répondais, non moins invariablement, en lui faisant observer que ce brave Goethe avait quand même passé la moitié de sa vie à théoriser ! Tout cela nous faisait rire à chaque fois.

Le 13 octobre 1965, je suis parti en voiture avec Jean pour aller en Allemagne assister à la Foire du livre de Francfort. Comme nous étions plus ou moins sans le sou, nous avons dormi en route à la belle étoile, stationnés à la limite d'un champ de betteraves. Il ne faisait pas chaud quand nous avons émergé de nos sacs de couchage ! A Francfort, nous avons retrouvé, notamment, **Roland Laudenbach**, **Bernard George**, **Anne-Marie Cazalis**, et c'est aussi là que j'ai

pour la première fois rencontré **Dominique de Roux**. Le spectacle de la Foire elle-même m'a enchanté. C'était un véritable village construit en l'honneur de Gutenberg ! J'en ai bien entendu profité pour remplir trois pleins sacs postaux de catalogues d'éditeurs. Au retour, nous sommes allés visiter Mayence et Coblenze, puis nous avons fait un crochet par Bruxelles, où nous avions rendez-vous avec **Pierre Blanc**, directeur de l'hebdomadaire *Europe-Magazine*. Par la suite, Jean et moi sommes retournés plusieurs fois ensemble à Francfort, toujours pour assister à cette merveilleuse Foire du Livre...

A la même époque, l'automne 1965, Jean Mabire et François d'Orcival s'étaient vu proposer par **Maurice Bardèche**, le beau-frère de **Robert Brasillach**, de lancer une nouvelle formule de la revue *Défense de l'Occident*. Le 3 novembre, ils remirent à Bardèche leur projet, mais celui-ci resta sans suite. Quelques jours plus tôt, le 27 octobre, s'était tenu à la Mutualité une réunion publique destinée à commémorer l'insurrection hongroise de 1956. Jean y avait pris la parole, ainsi que Dominique Venner et moi-même.

Je conserve de l'élection présidentielle du 5 décembre 1965, qui vit la réélection du général de Gaulle à la présidence de la République, un souvenir amusé auquel Jean est directement associé. Par je ne sais quel concours de circonstances, je roulais cette nuit-là en voiture avec Jean lorsque, volontairement ou non, je brûlai un feu rouge. Manque de chance, il y avait au carrefour un car de police, qui s'est aussitôt lancé à notre poursuite. Bien décidé à échapper aux flics, au lieu de m'arrêter, j'accélérai. Du coup, ce n'est pas un, mais une bonne cinquantaine de feux rouges que j'ai brûlés, le car de police toujours lancé à mes trousses, sa sirène actionnée à plein volume ! Jean, tassé sur son siège, me disait : « Arrête, arrête, ils vont nous tirer dessus ! ». Mais je ne voulais rien savoir. Nous avons dû traverser ainsi presque tout Paris. J'ai fini par semer les policiers, non sans que ceux-ci, bien entendu, aient relevé mon numéro. Entendu à deux reprises au commissariat dans les jours suivants, je niais tout effrontément ! A ma grande surprise, il n'y eut pas de suites.

Il y avait alors quelques tensions entre les principaux animateurs d'*Europe-Action*. Financièrement, la revue ne marchait pas très bien, et la gestion de la Librairie de l'Amitié ne s'était pas révélée très rigoureuse. Le lancement du Mouvement Nationaliste du Progrès (MNP), reconverti par la suite en un Rassemblement Européen de la Liberté (REL) qui se lancera imprudemment dans l'aventure électorale, et n'obtiendra bien entendu que des scores dérisoires, n'avait pas amélioré la situation. Un clivage de fait se faisait jour entre les étudiants dont je faisais partie, regroupés autour des *Cahiers universitaires*, et un certain nombre de nos aînés. Ces derniers ne rêvaient que de politique, alors que nous avions des préoccupations plus théoriques, sinon plus intellectuelles.

Cette même année 1965, j'avais publié avec Fran-





çois d'Orcival un livre intitulé *Le courage est leur patrie*, qui se voulait un hommage aux militants nationalistes (et donc une critique indirecte des « nationaux » et des notables). Le livre était paru dans la collection « Action » des éditions Saint-Just, qui avaient également été créées par les responsables d'*Europe-Action*. Pour ma part, cependant, j'éprouvais alors le sentiment de plus en plus prononcé d'avoir forcé ma nature en m'engageant à cœur perdu dans une aventure politique qui ne me correspondait guère. Rêvant de repartir à zéro, je voulais lancer une revue purement « doctrinale » – projet qui, il faut bien le dire, fut plutôt mal accueilli par les dirigeants du mouvement. Je n'en mis pas moins sur pied un « Groupe d'études doctrinales » (GED) tout à fait informel, et publiai sous cet intitulé une grosse brochure ronéotypée sur les Indo-Européens, dont les pages furent assemblées et encollées dans ma maison de campagne, à la frontière de la Normandie, entre le 20 et le 24 novembre, avec l'aide de Jean Mabire et de **Jean-Claude Valla**. Tout à fin à la fin de l'année, Jean était encore là lors du séminaire de formation que j'organisai, du 28 au 31 décembre, à La Chaize-le-Vicomte, en Vendée, pour y discuter avec quelques amis de l'avenir des *Cahiers universitaires* et du projet de « GED » – lequel m'apparaît aujourd'hui, rétrospectivement, comme l'« ancêtre » du Groupe de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne (GRECE), qui verrait le jour trois ans plus tard.

Parallèlement, je m'étais mis en tête de publier, aux éditions Saint-Just, une collection « Europe » qui aurait constitué le pendant de la collection « Action ». C'est dans ce cadre que je proposai à Jean de réunir ses principaux articles parus depuis 1962 dans *L'Esprit public* et dans *Europe-Action*. Le livre parut début 1966 sous le titre *L'écrivain, la politique et l'espérance*, qui était le titre d'un article que Jean avait fait paraître dans le numéro de mai 1965 d'*Europe-Action*. Il comprenait aussi une préface dont j'étais l'auteur, préface juvénile et à mon avis bien mal écrite, qui disparut fort opportunément des rééditions faites à partir de 1994 sous le nouveau titre de *La torche et le glaive*.

Quelques mois plus tard, *Europe-Action* cessait de paraître. Les éditions Saint-Just firent faillite, elles aussi, si bien que le livre de Jean qui avait inauguré la collection « Europe » ne fut suivi d'aucun autre. Les locaux que nous occupions au coin de la rue Cassette et de la rue de Vaugirard furent abandonnés le 31 mai 1967, la Librairie de l'Amitié poursuivant pour quelque temps encore son activité de façon autonome. Quant aux *Cahiers universitaires*, leur 29^e et dernier numéro sortit fin 1966.

En 1967, je travaillai d'abord au Centre des hautes études internationales, où je publiais deux lettres d'informations privées hebdomadaires, *L'Observateur européen* et *Le Courrier international*, puis me fis emba-

cher à *L'Echo de la presse et de la publicité*, une publication professionnelle que dirigeait Noël Jacquemart. Un an plus tard, ce fut la création de *Nouvelle Ecole*, la fondation du GRECE et le début, sur des bases bien différentes, d'une nouvelle aventure : celle de ce que l'on devait appeler par la suite, à partir de 1979, la **Nouvelle Droite**.

Jean suivit tout cela avec une grande attention. Nous continuions à nous voir très souvent, tant à Paris qu'en Normandie. Désireux de me lier à cette région où avaient vécu une partie de mes ancêtres, j'avais d'ailleurs adhéré au Mouvement normand, dirigé par **Didier Patte**. J'en suis toujours membre aujourd'hui, et très fier de l'être, alors que depuis la fin des années 1960 je n'ai plus jamais adhéré à aucun mouvement ou parti politique.

J'allais alors très souvent en Normandie pour participer, aux côtés de Jean, à des fêtes populaires ou des manifestations culturelles normandes. En consultant mes agendas de cette époque, je vois par exemple que j'étais présent le 16 juillet 1970 au feu de Saint-Clair, organisé près de Rouen, en compagnie de Jean-Claude Valla (qui allait rentrer quelques semaines plus tard à la rédaction de l'hebdomadaire *Valeurs actuelles*) et d'**Yvan Blot**. Aussitôt après, du 25 au 31 juillet, j'entrepris un bien agréable voyage en Belgique et en Angleterre, accompagné de **Jean-Jacques et Catherine Mourreau**, et de Jean-Claude Valla. Nous visitâmes Southampton, Salisbury, Stonehenge, Bournemouth, Brighton et Hastings, avant de retrouver les Mabire à Cherbourg. S'ensuivit un nouveau séjour dans le Co-



tentin, à La Hague et à Carteret. Le 2 août, nous étions à l'Assemblée normande de Varengeuebec, dans la Manche, où nous retrouvâmes Didier Patte. Après quoi, fin septembre, Jean se joignit encore une fois à moi pour nous rendre à notre chère Foire du Livre de Francfort. J'avais à cette date quitté *L'Echo de la presse et de la publicité* pour travailler chez Paul de Méritens, alias **Paul Dehème**, qui dirigeait depuis déjà fort longtemps une lettre quotidienne d'informations privées bien connue dans Paris.

Mais ce ne sont pas seulement les milieux proches du Mouvement normand que me fit connaître l'ami Jean. Dès les mois qui suivirent notre première rencontre, il me mit aussi en contact avec ses amis flamands, à commencer par **Fred et Marieke Rossaert**, ainsi que **Werner et Luce Caluwé**. Au lendemain de la guerre, Jean avait en effet formé une sorte de communauté de travail normande et flamande tout à la fois, dont les membres partageaient la même passion pour l'« idée nordique » et l'héritage viking. C'est grâce à lui que je découvris l'histoire de ce puissant mouvement qui, depuis le XIX^e siècle, n'avait cessé de militer pour l'identité flamande, voire pour les Grands Pays-Bas. J'appris avec passion les grandes dates de cette histoire du peuple flamand, le rôle joué par les étudiants et les « petits



curés », le drame de la Première Guerre mondiale, lorsque les travailleurs flamands se faisaient tuer sur le front pour n'avoir pas compris les ordres donnés par des officiers appartenant à l'arrogante bourgeoisie francophone. Les noms d'Albrecht Rodenbach, de Hendrik Conscience, de Cyriel Verschaeve, de Joe English, d'August Borms, de Staf de Clerq et de tant d'autres me devinrent vite familiers. A plus d'une reprise, je suis allé avec Jean assister à Anvers à l'émouvante Fête du chant flamand (*Zangfeest*), où nous étions très heureux de chanter avec la foule et à pleins poumons l'hymne national flamand, le célèbre *Vlaamse Leeuw*, ou bien encore de vieux chants populaires comme *Kempenland* ou *De blauwvoet* (« *Storm op zee!* »). Et c'est aussi à plus d'une reprise que nous nous sommes rendus ensemble au non moins émouvant pèlerinage de la Tour de l'Yser (*Ijzerbedevaart*), dressée à l'initiative du Mouvement du front (*Frontbeweging*), dynamitée puis reconstruite, où nous retrouvions de déjà vieux amis comme Luc Pauwels et Francis van den Eynde, pour assister aux défilés des mouvements de jeunesse qui évoquaient pour nous le souvenir des *Wandervogel*, aux parades de drapeaux de toutes les régions d'Europe, aux déferlements des bannières jaunes frappées du lion noir, très fiers d'en appeler nous aussi, les Français, à l'« éclatement », c'est-à-dire à la disparition de la Belgique (*België baarst!*) – ce qui, il faut bien le dire, nous valait en général un franc succès. Avec son bonnet rouge et son gros pull over norvégien, Jean ne passait d'ailleurs jamais inaperçu !

Le 10 mai 1971, c'est au cours d'un déjeuner que Jean m'apprit la mort, survenue trois jours plus tôt, de **Fernand Lechanteur**, cet ancien proviseur du lycée Malherbe de Caen qui n'avait cessé durant toute sa vie de militer pour le renouveau du parler normand (dont il avait mis au point l'orthographe actuelle). Le 15 juillet, le jour même de la mort de mon père, je déjeunai encore avec Jean. Le 16, je le retrouvai au feu de Saint-Clair à La Haye-les-Routots. Mon père fut inhumé le 19.

Le 27 septembre 1971, avec Jean-Claude Valla, j'accompagnai Jean Mabire à la gare d'Austerlitz pour accueillir le vieil indépendantiste breton **Olier Mordrel**, retour de son exil argentin. Je garde de leur embras-

sade un souvenir très ému. C'était la rencontre de l'idée bretonne et de l'idée normande, les retrouvailles de *Viking* et de *Stur!* Leurs premières conversations n'en finirent pas.

En mai 1972, au retour d'une visite du Mont Saint-Michel, j'assistai à Cherbourg, en compagnie de **Frédéric Scuvée** et de Jean, à une conférence de Frédéric Durand sur les Vikings dans le Cotentin. **François-Xavier Dillmann** était là aussi, je crois. Nous fîmes le lendemain une excursion à la pointe de La Hague. Un mois plus tard, nous nous retrouvions en Allemagne, à Hambourg-Tötensen, où Jean faisait partie du petit cercle d'amis que j'avais invités à assister à mon mariage, célébré le jour du solstice, le 21 juin.

C'est à peu près à cette époque que Jean vint à Paris s'installer chez moi. J'avais en effet emménagé en janvier 1971 dans un appartement de la rue de l'Amiral-Mouchez, située à proximité de la rue de Tolbiac, à la limite du 13^e et du 14^e arrondissement. L'appartement étant assez grand, Jean m'avait proposé d'en sous-louer une chambre pour y habiter durant ses séjours parisiens. Ayant obtenu mon accord, il s'empressa de tapisser les murs de la pièce d'un papier peint de couleurs vives que j'ai encore sous les yeux ! Il vécut là pendant plusieurs mois, ce qui nous donna l'occasion de nous voir plus fréquemment encore.

Je me souviens encore d'un dîner, le 12 octobre 1972, avec Jean et **Armin Mohler**. Et aussi de la participation de Jean au 1^{er} Congrès international pour la défense de la culture, organisé à Turin en janvier 1973, où se trouvaient aussi présents Dominique Venner, Michel Mourlet, Ricardo Paseyro, André Cocatre-Zilgien, Armin Mohler, Pierre Debray-Ritzen, Thomas Molnar, Dominique Jamet et bien d'autres francs compagnons de ces années où tout nous paraissait encore possible. Mais je me souviens surtout d'un épisode beaucoup plus triste : les obsèques de **Jeanine Mabire**, qui eurent lieu le 3 mars 1974 à Eculleville – et de la belle pierre tombale que Jean n'avait pas manqué de faire graver.

Entre le 19 juillet et le 13 août 1974, un mois après avoir assisté ensemble à la fête du solstice d'été à Falaise, Jean se joignit à ma femme et à moi pour un





voyage de près d'un mois qui nous conduisit successivement en Bavière, au Tyrol et en Autriche. A Munich et à Vienne, nous écumions les expositions de peinture et les musées. Jean multipliait les remarques les plus drôles, sortant sa machine à écrire portative chaque fois qu'il le pouvait pour taper quelques pages du livre qu'il écrivait alors. Il repartit pour Paris le 13 août, tandis que ma femme et moi allions rejoindre **la famille Locchi** au festival de Bayreuth, pour y assister ensemble à des représentations de la Tétralogie, de *Tristan et Isolde* et des *Maîtres-chanteurs*. Souvenir inoubliable.

Un autre souvenir inoubliable, mais un peu plus mitigé, fut le voyage en bateau que nous entreprîmes ma femme et moi avec Jean et son fils Halvard pour nous rendre, du 30 mars au 4 avril 1975, dans les îles anglo-normandes. C'était la première fois que je faisais un (petit) voyage en mer ! La visite de Jersey fut passionnante, mais le voyage fut un supplice. Les rôles étaient inversés, et c'est Halvard, déjà excellent navigateur, qui était de toute évidence le seul adulte à bord ! Jean courait d'un bout à l'autre du navire, essayant d'obéir aux ordres de son fils, et s'emmêlant dans les cordages. Ma femme, Doti, faisait de son mieux. Quant à moi, je faisais tout de travers. Il faisait froid sur le pont, la cabine était submergée par une odeur de pétrole assez écoeurante, le mouvement des vagues retardait l'accostage. Roulis, tangage, mal de mer. Halvard, aux anges, avait le sourire aux lèvres. J'ai compris ce jour-là à quel point le monde de la mer m'était radicalement étranger !

Entre temps, nos activités s'étaient beaucoup développées. Premiers colloques nationaux, premières Universités d'été, des conférences un peu partout. *Nouvelle Ecole* poursuivait régulièrement sa parution, doublée depuis peu d'un nouveau magazine, *Éléments*, qui allait progressivement devenir autonome. Nous lançâmes alors une nouvelle maison d'édition, les éditions Copernic, qui avait leurs bureaux rue de la Pompe, dans le 16^e arrondissement. Jean Mabire s'investit aussitôt dans ce projet. Il proposa de lancer une collection qui lui aurait permis de réaliser un projet qui lui tenait

à cœur depuis longtemps : publier une série de monographies sur toute une série d'auteurs importants, qu'il jugeait représentatifs à un titre ou un autre de notre « vue-du-monde ». Il en dressa une liste impressionnante, qui ne comprenait pas moins de 200 ou 300 noms ! Il possédait, disait-il, des dossiers sur chacun. Sous cette forme, le projet était évidemment impossible à réaliser. La collection, intitulée « Maîtres à penser », vit bien le jour, mais ne compta jamais que deux volumes, l'un consacré à **Julius Evola**, l'autre à **George Dumézil**. Mais Jean n'abandonna pas son projet, tout au contraire. Il lui donna seulement une autre forme. Et c'est ainsi que, dès qu'il en eut l'occasion, il rédigea ses célèbres et formidables chroniques de la série « **Que lire ?** », qui parurent beaucoup plus tard, à partir d'avril 1990, et furent réunis en volumes à partir de 1994.

En 1976, Jean et moi nous retrouvâmes dans une même situation : nous avions besoin de nous retirer quelque part pour travailler au calme sur nos projets de livres respectifs, loin des tumultes et des obligations de la vie parisienne. C'était la fin de l'automne, et l'idée nous vint de nous isoler dans un petit hôtel de Bavière, après nous être assurés qu'en cette période de l'année il serait pratiquement inoccupé. C'est ainsi que nous sommes retrouvés dans l'hôtel d'un village des environs du lac de Starnberg où, dans la tranquillité et la beauté des choses, nous tapions frénétiquement sur nos machines à écrire du matin jusqu'au soir. Jean mettait la dernière main à son livre sur *Thulé* (*Le soleil retrouvé des Hyperboréens*). Moi, j'achevais de remettre en forme les articles qui allaient constituer mon *Vu de droite* (*Anthologie critique des idées contemporaines*). Le soir, en dînant, Jean et moi nous racontions mutuellement ce que nous avions écrit dans la journée, en échangeant moult plaisanteries. Journées paisibles, travail studieux. *Thulé* fut publié l'année suivante chez Robert Laffont, dans la collection « Les énigmes de l'univers », tandis que *Vu de droite* sortait chez Copernic, avant de recevoir en 1978 le Grand Prix de l'Essai de l'Académie française.





Le 19 février 1977, j'assistai au remariage de Jean avec **Katherine Hentic**, au fort de la Hague de Saint-Cast. Peu après, Jean décida de s'installer à Saint-Malo. Cet éloignement nous empêcha bien entendu, dans les années qui suivirent, de nous voir aussi fréquemment qu'auparavant. Brefs déjeuners ou dîners à Paris, au fil des rares séjours que faisait Jean dans la capitale, mal compensés par des coups de téléphone.

Le 16 mai 2004, Jean était présent à la petite fête organisée près de Paris pour le 60^e anniversaire de notre ami Jean-Claude Valla. Ce dernier allait d'ailleurs lui aussi s'éloigner, ayant choisi de venir habiter dans le Béarn, d'où sa seconde épouse était originaire. Un an plus tard, le 2 octobre 2005, je retrouvai Jean, fatigué, amaigri, le visage cireux, à « *Lire sous les pommiers* » organisée par **Anne Brassié** au Manoir de Blosserville, à Pennedepie. Jean tenait le compte des livres qu'il vendait, entouré comme d'habitude par beaucoup de jeunes désireux de parler avec lui. Quelqu'un nous prit en photo tous les deux. C'est la dernière photo que je possède de lui.

Jean m'avait très tôt tenu informé des premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Vis-à-vis de la maladie, il fit preuve, comme chacun le sait, d'une tenue et d'un courage exemplaires. Un jour, il m'appela au téléphone. « Je sais que je n'en ai plus pour très longtemps, me dit-il, et bien sûr il y a des moments où cela m'attriste. Dans ces moments-là, j'ai un remède infailliable : j'allume la télévision. Ce que j'y vois m'enlève en général tout regret de quitter ce monde... » Son seul souci était de pouvoir travailler jusqu'au bout. Et c'est ce qu'il fit. Je puis en témoigner mieux que personne pour la raison que voici. L'écrivain **Philippe Muray**, l'auteur de *Festivus, festivus*, était mort le 2 mars 2006. Quelques jours plus tard, Jean me téléphona : « Je crois que Muray est un auteur important, mais je connais mal son œuvre. Je voudrais lui consacrer ma prochaine chronique « *Que lire ?* » Pourrais-tu m'envoyer un peu de documentation sur lui ? ». Je le fis dès le lendemain. Mais cette chronique-là ne fut jamais publiée, car Jean n'eut pas le temps de l'écrire. Il mourut le 26 mars.

Le dernier voyage que j'ai fait en Normandie eut lieu le 29 avril 2006, pour le dépôt de ses cendres au cimetière d'Eculleville.

Armin Mohler aimait opposer les concepts et les images. Jean Mabire n'était pas un homme de concepts, mais un homme d'images. Un imagier. De même que le rêve et l'action étaient pour lui inséparables, l'œil était chez lui inséparable de la main. Il écrivait en artiste, avec au cœur un flot d'images évocatrices. Mon seul regret est qu'il n'ait pas pu se consacrer plus entièrement à la littérature, qui était son véritable domaine. Il suffit de lire ses chroniques littéraires, ses romans et surtout ses nouvelles pour s'en rendre compte. Jean déplorait lui-même d'avoir dû, à partir de 1972, passer tant de temps sur ce qu'il appelait avec humour le « casque à boulons ». Mais il fallait bien vivre, et la littérature ne nourrit pas son homme. Comme beaucoup de Normands, Jean était assez près de ses sous. Comment le lui reprocher ? Beaucoup de gens s'imaginent qu'il est de nos jours assez facile de vivre de sa plume. C'est une grande erreur. Pour la plupart des gens qui

écrivent, l'écriture s'ajoute à un autre métier qu'ils exercent par ailleurs. Seuls un tout petit nombre d'écrivains – en France, moins d'une centaine ! – parviennent à vivre de leurs droits d'auteurs. Que Jean y soit parvenu toute sa vie durant, sans compromissions, sans concessions, est un exploit qu'il faut saluer.

Ce que je retiens encore de lui, outre sa formidable capacité de travail, outre son amicale disponibilité de tous les instants, c'est le sérieux de son écriture, son sérieux méthodique. Jean écrivait parfois de façon légère, ou sur des sujets qui pouvaient paraître sans grande importance. Il le faisait toujours avec une extrême application. Là encore, il faut relire ses « *Que lire ?* » pour réaliser l'étonnant tour de force qui consistait à dire l'essentiel sur un homme et son œuvre en aussi peu de place. En de telles circonstances, la densité exige d'aller à l'essentiel. C'est ce que faisait Jean. Et c'est aussi ce qui lui permettait d'apprécier des travaux d'une autre inspiration ou d'un autre genre que le sien. Dans ces cas-là, il disait en secouant la tête : « Ça au moins, c'est du sérieux ! »

Jean, enfin, et il est important de le rappeler, était tout sauf un extrémiste. Il était radical sans être extrémiste. Il était engagé sans être partisan. Il se flattait d'ailleurs d'être très Normand sur ce plan-là. L'esprit normand, le « p'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'on », n'est ni l'indifférence, ni l'opportunisme, ni l'indécision. C'est la juste mesure et le juste milieu. J'entends encore, par exemple, Jean me disant à propos de certains de ses amis : « Mais pourquoi disent-ils tout cela de façon si convulsive, alors qu'ils pourraient dire exactement la même chose de manière normale ? »

Jean Mabire, dès sa jeunesse, avait compris que l'on n'est fondé à défendre son identité que si l'on est aussi capable de défendre celle des autres, car le « système à tuer les peuples » les menace toutes. C'est dans cet esprit qu'en 2003 il écrivait, à propos des immigrés maghrébins arrivés en masse sur le territoire français depuis quelques décennies : « *Le pire danger pour eux et pour nous serait d'en faire des êtres abstraits, interchangeables, dépersonnalisés, à l'image de ces "citoyens" que leurs pères ont refusé de devenir sur leur propre sol. Il faut, au contraire, qu'ils retrouvent la fierté de ce qu'ils sont réellement, par leur hérédité, leur culture, leur langue, même si le sécateur républicain a coupé leurs racines. Pour eux, comme pour nous, hormis une minorité de garçons et surtout de filles, qui voudront changer d'âme à défaut de changer de peau, il faut leur permettre et même les encourager à cultiver leurs différences. Donc, oui au voile, oui aux écoles confessionnelles, oui aux mosquées, oui au ramadan et même à Tariq Ramadan qui a provoqué un tel scandale chez les bien-pensants de la pensée unique. Que la République ne traite pas les Arabes et les Kabyles comme elle a traité les Bretons ou les Alsaciens !* » (Terre et peuple, n° 18).

Le baron fou... Les dieux maudits... Le soleil retrouvé... « *Que lire ?* » aujourd'hui ? Jean Mabire, naturellement.

Alain de Benoist

Laurent Schang: « Ungern, c'est moi! »

Le jeudi 23 août 2001 dans un quotidien de droite bien connu paraissait l'article élogieux d'un journaliste débutant conquis par la traduction du livre de **Léonid Youzéfovitch**, *Le Baron Ungern Khan des steppes*, aux Editions des Syrtes. Titré sans grande originalité « La Horde sauvage du baron Ungern », le papier occupait une bonne moitié de la page.

Quelques jours s'étant écoulés son auteur était passé à de nouvelles lectures quand il reçut une lettre de Saint-Malo, qu'il ouvrit sur-le-champ. Jean Mabire m'écrivait. Un carton bordé d'entrelacs celtiques, couvert d'une belle écriture ronde tirant sur l'ovale, inclinée à droite. Sa réponse à mon inexplicable légèreté de critique stagiaire au supplément littéraire du Figaro. Les graphologues vous diront ce qu'une telle manière d'écrire révèle de goût du contact, du partage avec autrui chez celui qui la pratique – de besoin de s'exprimer aussi. Aucune animosité dans ce mot, mais un rectificatif d'homme à homme (après tout, il était fondé à se plaindre auprès du directeur de la rédaction) à propos d'un passage de l'article, d'une injustice accablante. Je le cite, comme on se couvre la tête de cendres : « On connaissait déjà la biographie romancée de Jean Mabire, *Ungern le baron fou*, rebaptisée *Ungern, le dieu de la guerre* dans sa seconde édition, qui inspira à Pratt la rencontre de son héros Corto Maltese avec le général baron. **Le livre de Mabire péchait par son absence de sources bibliographiques** ». Où donc avais-je été cherché ça ? L'écrivain avait pris soin de joindre à son courrier la bibliographie qui clôturait la version de poche de son livre. Six pages format A4 photocopiées et agrafées. Autant de banderilles plantées sur mon dos. Le prix de ma forfaiture. Je préfère, avec le recul, ne pas me souvenir du contenu maladroît de ma lettre d'excuses, toujours est-il qu'à partir de cette date une correspondance assidue nous lierait jusqu'à la fin de sa vie. Au carton manuscrit succédaient les lettres tapées à la machine, aux fautes de frappe retouchées au correcteur blanc. A chaque fois, trois, quatre feuillets. Pas un courriel en cinq ans ! Il ignorait - et pour cause - que plusieurs années auparavant déjà, notre première rencontre avait été placée sous l'égide du général baron, lors d'une séance de dédicace où je lui présentais mon exemplaire du *dieu de la guerre*. « **Pour Laurent Schang, ces aventures d'un officier balte qui se créa un empire au cœur de l'Asie.** » Mon premier Mabire, avant même sa trilogie des volontaires français sur le front de l'Est. Après cela, on ne s'étonnera pas si la figure d'Ungern-Sternberg devait souvent revenir au cours de nos échanges épiques.

Est-il encore besoin de rappeler aux lecteurs de ce bulletin qui fut Roman Feodorovitch von Ungern-Sternberg ?

Sous ce titre de chapitre, **Dominique Venner** résume la vie du « dernier général blanc » dans son livre



Les Blancs et les Rouges. Histoire de la guerre civile russe 1917-1921 (Rocher, 2007). Pour cet aristocrate estonien descendant des chevaliers teutoniques, tout se joue entre le mois de septembre 1918 et son exécution par les Bolcheviques à Novossibirsk, alors Novonikolaïevsk, en septembre 1921. Affecté en Transbaïkalie à la fin de la guerre mondiale, il prend le commandement de la *sotnia* de cavalerie du général ataman Semenov, qui ambitionne de créer une Grande Mongolie du Tibet au lac Baïkal et de la Mandchourie au Turkestan oriental (l'actuel Xinjian chinois). Trente-six mois d'une « folle » cavalcade, pendant lesquels Ungern, général autoproclamé, va courir après un unique rêve : rallier à sa bannière dorée les tribus mongoles dispersées.

La fin de la guerre civile russe en octobre 1920 ne signifie pas l'arrêt des hostilités de ce côté-ci de l'Eurasie, au contraire, désormais livré à lui-même face aux Rouges et aux Chinois, Ungern va justifier devant l'histoire son titre de *Tsagan-Burkhan*, le Dieu de la guerre du bouddhisme tibéto-mongol. Il ne lui reste plus que dix mois à vivre. La veille du nouvel an mongol, le 3 février 1921, Ungern s'empare d'Ourga (aujourd'hui Oulan-Bator), la capitale du pays occupé par les Chinois et place sur le trône de l'empire de Gengis Khan restauré le grand prêtre Bogdo-geghen Khutuktu, le « Bouddha vivant ». Pendant quatre mois, il tient tête à l'ennemi, autant dire au monde entier, avec sa Division de cavalerie asiatique, qui n'a de division que le nom. A l'approche de la V^e Armée rouge, abandonné



par les Japonais, il doit se résoudre à fuir la ville (de cette courte période le musée d'Oulan-Bator conserve une botte de feutre attribuée à Ungern et une pointe de hampe). Rattrapé, trahi par les siens tandis qu'il tente de se frayer un chemin vers le Tibet, il est jugé et fusillé le 15 septembre 1921. Enterré anonymement, son corps n'a jamais été retrouvé.

Maintenant, le livre. Des deux éditions, la première, celle de 1973, couverture jaune et bleu, est encore la plus facile à dénicher en librairie d'occasion. A défaut, on pourra toujours se rabattre sur la version du Livre de Poche d'*Ungern le baron fou* parue en 1977 et son illustration très « Far West ». Les bibliophiles quant à eux feront l'effort d'aller sur l'Internet s'ils veulent se procurer un spécimen d'*Ungern, le dieu de la guerre*. Trois occasions de lire, ou de relire, « La chevauchée du général-baron Roman Feodorovitch von Ungern-Sternberg du golfe de Finlande au désert de Gobi », son sous-titre. Livre de la maturité publié dans sa quarante-sixième année, Jean Mabire dira combien Ungern occupe une place à part dans son œuvre. Pourtant, avec 1 700 exemplaires écoulés, il s'en faut de beaucoup qu'*Ungern le baron fou* fût un succès à sa parution.

D'abord, pourquoi deux titres différents pour le même roman ? Un roman, pas tout à fait d'ailleurs : une biographie romancée plutôt - des faits véridiques

restitués au travers de dialogues inventés. Dans sa préface à la réédition limitée de 1987, qui peut être considérée à bon droit comme son édition de luxe, Mabire revient sur la genèse du manuscrit. Sa « rencontre » avec le baron balte par l'intermédiaire d'Olier Mordrel, futur dédicataire du livre ; ses lectures, à commencer par *Le Mors aux dents. L'homme qui a voulu être Gengis Khan* (Denoël 1937) du franco-russe Vladimir Pozner, exclu l'année précédente du PCF (rééd. Julliard 1962, Actes Sud, 2006), qui vaut surtout par son inventivité narrative et *Ich befehle (J'ordonne)* du national-socialiste Berndt Krauthof (1938 et 1942, pas de traduction française répertoriée) ; l'éditeur, Balland, que convainc l'argumentaire de l'ami Dominique Vener mais pas le titre. C'est lui qui imposera *Ungern le baron fou* à l'auteur contre son avis. Autre temps, mêmes mœurs ! Le baron fou est peut-être un qualificatif exaltant aux yeux de lecteurs en mal d'adolescence, Jean Mabire ne le juge pas moins partial et immérité. Il ira jusqu'à lui imputer son échec commercial (comparé aux records atteints par ses sagas militaires) et sa vocation avortée de romancier... « *Ungern a fait ce qu'il fallait faire quand il fallait le faire* ». Aussi imagine-t-on sa satisfaction quand, quatorze ans plus tard, la maison Art et Histoire d'Europe lui offrit de rééditer le livre sous son titre initial, *Ungern, le dieu de la guerre*, dans sa collection « action ».

J'évoquais plus haut Pozner et Krauthof, deux romanciers, sinon à thèse, du moins clairement orientés. Avant eux, un acteur majeur des événements, le **général Wrangel**, avait déjà mentionné l'existence pleine de tumultes du plus asiatique des généraux blancs au détour de ses *Mémoires*, publiées à Paris à titre posthume : « *Des contrastes singuliers se rencontraient en lui : un esprit original, perspicace, et, en même temps, un manque étonnant de culture, un horizon borné à l'extrême, une témérité sauvage, une furie sans frein, une prodigalité sans bornes et un manque de besoins exceptionnel.* » (Tallandier, 1930, cité in Erik Sablé, *Ungern*) Un homme d'action doublé d'un ascète, des traits de caractère bien faits pour séduire le biographe de Drieu, le chantre des *Hors-la-loi*. « *La Mongolie et la Mandchourie. [C'est Mabire qui écrit] Deux peuples ressuscités prouveront à l'Internationale qu'il existe encore des patries. Ici doivent régner l'ordre, c'est-à-dire la différence et la hiérarchie... Je vais sonner le grand réveil des peuples qui se joindront à nous pour rester libres, pour devenir eux-mêmes, pour conserver leur héritage et leur foi. Face à l'Internationale de Moscou, je veux fonder l'Internationale d'Ourga !* ».

Ungern n'ayant rien laissé derrière lui, qu'une poignée de lettres envoyées au début de son expédition, il reviendrait à Jean Mabire de se faire l'interprète de ses motivations. Son « cher Flaubert » aimait à répéter « *Madame Bovary, c'est moi !* ». A sa façon, l'éveilleur de peuples Ungern-Sternberg serait la *Madame Bovary* de Jean Mabire.

Si les *Mémoires* de Wrangel se sont perdues, victimes de la défaite des Blancs, le récit, à maints égards sujet à caution, des péripéties endurées par Ferdynand Ossendowski pendant la guerre civile russe est toujours disponible en librairie, près de quatre-vingt dix ans après sa parution. C'est peu dire que son portrait du baron, tel qu'il le peint dans *Bêtes, hommes et Dieux* (Phébus, 2000), tourmenté, cruel, impulsif, en un mot





« habité », a contribué à alimenter bon nombre de phantasmes et de mythes. Des sévices sexuels qu'il aurait fait subir aux femmes de ses officiers en leur présence, rapportés par les historiens Marina Grey et Jean Bourdier dans un ouvrage (*Les armées blanches*, Livre de



Poche, 1968) par ailleurs très sérieux, à son homosexualité non assumée comme moteur de ses actes, thèse défendue par Géraldine Jeffroy dans *Lire et comprendre... Corto Maltese en Sibérie* (Le Serpent de Mer, 2002) là où Wrangel, médiocre connaisseur de Freud, se bornait à attribuer ses sautes d'humeur à un coup de sabre reçu sur le crâne en duel. Concédons toutefois au professeur et aventurier polonais d'avoir, ce faisant, suscité l'engouement de générations de lecteurs et ce n'est pas un hasard si la plupart des livres publiés sur Ungern par la suite se référeront à Jean Mabire et à lui. Le plus célèbre de tous, le dessinateur **Hugo Pratt**, n'échappe pas à la règle, lui dont l'album *Corto en Sibérie* (Casterman, 2001) emprunte jusqu'aux propos tenus par Ungern dans le livre. Le baron n'y apparaît qu'à deux reprises, des pages 60 à 62 et au chapitre V de l'édition courante, mais il « crève » littéralement l'écran. Écoutons Géraldine Jeffroy : « On sait que Hugo Pratt rencontra Jean Mabire et qu'ils devinrent amis. Hugo Pratt s'est beaucoup basé sur le livre de Mabire (...). Les dialogues de la bande dessinée reprennent presque mot pour mot le livre ». Sacré hommage rendu par le père de Corto Maltese à l'écrivain ! A noter, une version écrite de la BD, intitulée *Cour des mystères*, est également parue (Denoël 1997, Folio 1999), à ranger entre *Les Seigneurs de la mort* de l'impeccable **Robert de Goulaine** (La Table Ronde, 2006), ou l'épopée du baron narrée par un violoniste de cabaret russe, ancien de sa garde, à un étudiant du Paris des années 50, et *Les soldats et les dieux* de **Serge Deville** (Fleuve noir, 1968) qu'aurait aussi bien pu accueillir la collection Gerfaut.

Depuis, d'autres artistes ont entrepris de croquer notre héros, avec un bonheur graphique inégal. En 1988, c'est sous les traits du comédien Klaus Kinski que Crisse couche sur le papier, dans l'album *L'Ombre des Damnés : Ungern Kahn (sic) Mongolie 1921* (Vents d'Ouest Armonia) le général Ungern Steinberg (re-sic). Dessin classique, lorgnant par la fantaisie de ses couleurs du côté de la bande dessinée italienne. L'acteur Erich von Stroheim y fait une courte apparition lui aussi, habillé en amiral Koltchak. Vingt ans plus tard, Perriot et Malherbe le font revivre à leur tour dans *Taïga Rouge* (Dupuis 2008, un volume paru), très libre adaptation du livre d'Ossendowski. « Une tache noire et sang, une anomalie sur le parchemin de l'Histoire. Je l'ai hai à cette seconde. Il allait devenir mon maître ». Où l'on découvre un baron Ungern plus proche du magicien de foire ou du vampire de Bram Stoker que du « général sanguinaire » de *Bêtes, hommes et Dieux*. On se souvient d'Ossendowski le décrivant à son arrivée à Daouria : « une petite tête et de larges épaules ; des cheveux blonds en désordre ; une moustache rousse en brosse, un visage émacié comme ceux des vieilles icônes byzantines ». Longtemps on dut se contenter d'une pauvre photo pour appuyer ses dires,

celle d'un homme tronçonné d'un homme tronçonné vêtu d'une robe de soie traditionnelle, nue tête, au regard fixe et insistant. Seuls la croix de Saint-Georges à sa poitrine et les galons cousus sur ses épaules permettaient d'identifier le chef de guerre. Le directeur du Serpent de Mer m'avait raconté à l'époque com-

ment il avait monnayé à une archiviste moscovite, en dollars et sous le manteau, la série de clichés dont avait été extraite cette photo. La dernière biographie en date du baron, si elle s'inscrit en droite ligne dans le sillage de Jean Mabire, apporte enfin de nouvelles pièces au dossier. On n'y croyait plus, dans son petit livre richement illustré **Erik Sablé** nous montre un *Ungern* inédit (Pardès, 2006). Enfant jouant au cosaque dans la propriété familiale, jeune adulte posant en tenue de cadet, le sabre au côté, dieu de la guerre devant sa yourte à Ourga... Sur la photographie prise par les Bolcheviques à son procès, les mains jointes, sa casquette d'officier à la visière cassée vissée sur la tête, ses yeux ont changé. Ce n'est pas le sentiment d'échec qui domine ici, mais celui de la paix intérieure recouvrée, du karma accompli. Qui peut vaincre les rêves ?

On le voit, au terme de notre revue de détails, la littérature consacrée au général baron n'a pas épuisé le fascinant mystère de son destin. Et si son cri de guerre ne retentit plus dans la steppe, Ungern continue d'inspirer les jeunes écrivains, à l'image du talentueux **Olivier Maulin**, qui dans *En attendant le roi du monde* n'hésite pas à le faire descendre des nuages, cavalier de l'apocalypse entouré de ses fidèles sabreurs bouriates, afin de régler leur compte à une cohorte d'anges trop pressés d'établir le paradis sur terre (L'Esprit des péninsules, 2006).

« Le ba... le ba... le baba...

– Le baron !! »

Olivier Maulin, la promesse de beaux jours à venir pour une certaine littérature à la française. Encore un lecteur de Jean Mabire.

Laurent Schang

• Ndlr : Qui sait quelles conséquences l'établissement durable d'une Mongolie blanche entre l'URSS, la Chine nationaliste et le Japon impérial aurait eu sur la géopolitique de l'Asie ? Sur cette question, je renvoie le lecteur à l'article de Fujiko Isono, « Ungern, le "baron fou" de la révolution mongole », paru dans le magazine *L'Histoire* d'octobre 1982

On ajoutera, pour être exhaustif, la brochure de 38 pages publiée par Jean Mabire en 1997 aux Éditions du Veilleur de Proue : *Ungern. L'héritier blanc de Gengis Khan*

La palme en la matière revenant, sans jeu de mots, à l'Américain James Palmer, qui présente Ungern dans *The Bloody White Baron. The Extraordinary Story of the Russian Nobleman Who Became the Last Khan* (Basic Books 2009, pas de traduction française annoncée) en tsariste psychopathe, paranoïaque et sadique. Bref, la caricature du général blanc.



Katherine Mabire: « D'un Saint-Pierre à l'autre... »

...ou la plus longue mémoire à travers les générations

Citation :

« L'union de l'Europe suffit à l'Europe pour la conserver en paix et elle sera assez forte pour conserver ses frontières et son commerce malgré ceux qui voudraient l'interrompre. »

de l'**Abbé de Saint Pierre** (né en 1658 à Saint Pierre Eglise, Abbé de Normandie et Ecrivain résidant aux Pays Bas).

Citation :

« On jouit bien de soi-même dans le danger. Jouir de soi-même c'est-à-dire se réaliser au maximum, tel est le rêve de toute âme nordique. Tout sport est volupté - volupté d'autant plus grande qu'elle est mêlée de périls et prometteuse de gloire. La lutte est une joie et le danger une mesure de l'homme. »

de **Louis de Grossourdy**, 6^e marquis de Saint Pierre, né à Paris le 21 novembre 1885, mort à Paris le 25 mai 1966, Ile de France, historien sous le nom de Louis de Saint Pierre. Ancrage au Château de Saint Pierre à Saint Pierre du Val, château fort relevé au XVIII^e siècle pour la famille de Grossourdy.

Citation :

« Comment dites vous, de droite mais il n'y a pas de droite et pas de gauche dans le domaine religieux, surnaturel. Il n'y a que la vérité et l'erreur. Il faut choisir : la vérité ou l'erreur, j'ai choisi. »

Entretien à l'occasion de la sortie de la troisième face de son triptyque littéraire *Ces prêtres qui souffrent* venant après *Nouveaux prêtres* et *Sainte Colère* de **Michel de Grossourdy**, 7^e marquis de Saint Pierre né le 12 février 1916 à Blois, mort le 19 juin 1987 à Saint Pierre du Val, Normandie – écrivain sous le nom de Michel de Saint Pierre.

Citation :

« Savez vous, mon très cher, que la beauté est une forme de génie – supérieure en fait au génie car elle ne requiert aucune explication ? »

de **Isaure de Saint-Pierre**, femme de lettres, grand reporter, fille de l'écrivain Michel de Saint Pierre, petite fille de l'historien Louis de Saint-Pierre, Paris, Normandie et voyages à travers le monde.



En cadet, onze ans de moins, et sur des années qui comptent, Jean suivait, grâce aussi aux dires du Marquis Louis de Saint Pierre, les aventures de son fils, tant actives que littéraires, et les destins s'entrecroisaient, bien que très différents.

Ainsi que le confiera Jean lors d'entretiens vidéo avec des journalistes en janvier 1995, jeune normand de Paris, il fit partie très jeune, ce dès les années 48-49, notamment pour pouvoir accéder au savoir en fréquentant la bibliothèque normande, l'association des Normands de Paris composée surtout de vieux messieurs notables, peu d'entre eux, à quelques exceptions près, s'intéressaient aux aspirations de la jeunesse, une de ces exceptions était le Marquis de Saint Pierre, historien-archéologue qui trouva un plaisir évident à orienter le tout jeune homme qu'était Jean à l'époque, sur des intérêts qui leur étaient commun, notamment les vikings.

C'est par lui confiera Jean que j'ai connu son fils Michel mais à l'époque ce qui l'intéressait plus encore, c'était leur ami commun André Manguin, qui habitait rue du dragon et qui fascinait toute la jeunesse normande de Paris car il avait écrit sur les pêcheurs de baïne normands ainsi que sur les vikings, il avait une importante bibliothèque, particulièrement sur la civilisation nordique, ce qui à l'époque était fort rare.

L'idée qu'on s'en faisait était surtout romantique, idée sommaire donc, Louis de Saint Pierre se consacrait à leur histoire notamment par les découvertes archéologiques mais dans les années 40 et 50 tout était à défricher, ce qui a bien changé grâce justement à ces nouvelles impulsions données, dans les cinquante années qui suivirent. C'est pourquoi la création de la revue *Viking* tenait tant à cœur à Jean tant pour rap-



peler comment l'identité de la Normandie s'était créée, et aussi quelle était la civilisation nordique contemporaine dans les années 50.

C'est ainsi que Jean fut amené, lors du décès de Louis de Saint Pierre, à rappeler dans un article d'*Europe-Action* comment il l'avait perçu, quelle était sa forte personnalité: je doute que si l'on faisait des recherches actuelles sur Internet sur Louis de Saint Pierre, l'on trouve beaucoup de ses traces... et de son rôle de précurseur ce n'est donc pas là qu'il faut aller chercher... il y a beaucoup à faire si l'on veut une mémoire qui ne soit pas à très court terme et volatile... voici ce qu'écrivait Jean et qui donne à ce grand normand toute sa vérité:

« Noble, c'est le mot qui convient. Louis de Gros-sourdy de Saint Pierre était officier de carrière. Cavalier, par surcroît, si je ne me trompe, sa haute taille l'avait désigné pour les cuirassiers. Quand vint la guerre, la Grande, celle de 14-18, il y fut naturellement brave et il fallut quatre blessures pour l'arracher au front. Un de mes amis m'a raconté que grièvement blessé, le jeune officier était condamné au repos absolu, allongé sur une planche. Mais il n'était pas commode d'immobiliser un tel homme et faute de pouvoir se battre le sabre au poing, il se prit de passion pour ses tumultueux ancêtres. Des images de navigations, de batailles, de conquêtes, l'enfiévrèrent et, franchissant les siècles, il vécut désormais dans la familiarité des Vikings dont il découvrit la vie quotidienne et dangereuse à travers les récits des Sagas islandaises.

Louis de Saint Pierre entreprit alors de rétablir quelques vérités historiques et décida de tirer au clair l'histoire de cet homme que les Français nommèrent Rollon et qui était Ganger Rolf, Rolf le marcheur, premier duc de Normandie. Le marquis de Saint-Pierre ne faisait rien à moitié et son régionalisme lucide le conduisit tout droit à une conception fort nationaliste de sa Province, il ne faisait pas mystère de sa passion pour la Normandie normande...

Il n'est pas d'histoire sans controverse et j'ai vu pour la première fois Louis de Saint Pierre à une réunion de société savante à la Sorbonne en 1949. Il s'opposait vigoureusement à son ami Adigard des Gautries; Ce dernier tenait Rolf et ses compagnons pour des Danois. Lui avait la certitude qu'ils étaient Norvégiens. Le débat mené fut éblouissant et je me souviens des grandes flèches à la craie de couleur qui zébraient la mer du nord l'un faisait descendre les Vikings le long des côtes du Jutland au Cotentin, l'autre leur faisait accomplir la « grande boucle » par l'Ecosse et l'Irlande, on vécut dans une ivresse de voiles gonflées par l'ouragan.

Ce sont là des souvenirs bien personnels mais je n'oublierai jamais ce que fut le marquis de Saint Pierre pour la petite équipe de la revue *Viking*. En 1954, notamment se tenait alors à Paris une exposition d'art primitif scandinave. Il avait accepté de nous y servir de guide, il fallait le voir, devant les vitrines, mimer un combat; on l'imaginait le bouclier rond dans une main et la large épée dans l'autre. Il faisait mine d'esquiver les coups puis se fendait brusquement avec des « han » de bûcheron. On sentait qu'il avait une furieuse envie de s'emparer d'une hache d'armes vieille de quelques mille ans et qui attendait un guerrier de sa trempe...

Louis de Saint Pierre avait l'habitude de payer de

sa personne. Quand il faisait de l'archéologie en Irlande, dans les îles perdues de l'Ouest de notre monde, il allait de crique en crique à l'aviron, et, pour débarquer, dans l'eau jusqu'à la taille, il portait dans ses bras son épouse jusqu'au rivage. Madame de Saint Pierre, arrière-petite-fille du maréchal Soult, avait dans ses veines, toute l'énergie de la Grande Armée.

Louis de Saint Pierre est mort sans achever son dernier livre. Il avait en chantier une gigantesque histoire des Vikings qui va désormais nous manquer comme nous manquera cet homme qui mérita vraiment le titre de *grand seigneur*.

A travers ces lignes, l'on sent l'admiration jamais démentie pour cet homme, tant les impressions de la jeunesse lorsqu'elles ne sont pas déçues demeurent fortement. Il lui trouvait de surcroît une ressemblance avec Knut Hamsum, moustaches claires, haute silhouette, visage taillé à la serpe dans un bois clair et dur, physique ne démentant pas l'esprit, je me souviens de l'émotion et de la force de Jean à le raconter lors des entretiens de 1995 sur son itinéraire, Louis de Saint Pierre était bien présent parmi nous lorsque Jean l'évoquait. Vitalité, bienveillance pour les jeunes, souci de partager son savoir et nul crainte de voir sa réputation d'historien ternie en faisant bénéficier de ses articles ou de ses conseils une revue de jeunes, pauvre, voire misérable, mais qui en remontrait.

A plusieurs occasions, particulièrement, en ce jour du 27 mars 2010, où à l'occasion de l'assemblée générale des Amis de Jean Mabire, nous rendions aussi hommage aux de Saint Pierre en leur commune de Saint Pierre du Val, ce avec la complicité active de Ulrich Marchand, de sa femme Cybèle et de ses amis demeurant en ces lieux, je pus entendre Didier Patte notre président d'honneur réitérer ses dires sur Louis de Saint Pierre, ce qui m'a réjoui le cœur: il avait rencontré le marquis de Saint Pierre alors qu'il était encore étudiant lors de réunions à Honfleur, et lorsqu'il avait échangé, incidemment, avec Jean sur l'impression faite, alors que souvent leurs impressions sur la matière normande et ceux qui la forgeaient étaient différentes, leur perception au sujet de Louis de Saint Pierre avait été identique, leur impression d'une personnalité hors du commun ou peu commune, d'un fort caractère fait d'humanité, de sensibilité et de bienveillance.

Il me semble donc fort important de faire témoigner ou de recevoir le témoignage de vivants ayant connu des êtres « de caractère » pour en convergence ou divergence appréhender les gens qui ont fait aussi ce que nous sommes durablement.

Pour toutes ces raisons, personne donc n'aurait été plus sensible que Jean à l'hommage qui a été rendu par l'association de ses amis aux Saint Pierre en leur fief de Saint Pierre du Val. Que ceux qui peuvent avoir accès aux numéros de la revue *Viking* relisent l'article de Louis de Saint Pierre sur la définition du Viking à une époque où tout était encore à découvrir, histoire, dimension géographique du monde du nord, langue, etc., c'est Louis de Saint Pierre qui livre ses recherches.

Son travail sur sa terre normande est aussi édifiant, dans la rubrique Pays Normands de *Viking*. Il confia à l'équipe rédactionnel de *Viking* un article re-



marquable avec plan, historique, repaire écologique - ce terme n'existait pas à l'époque - sur le Marais Vernier à relire également, comme elle nous paraît proche cette Sainte Marie Eglise devenue commune de Saint Pierre du Val, comme le site du Marais Vernier semble protégé par la décision de ses gens et par les digues, travail toujours incessant et renouvelé depuis 1617, malgré les tempêtes nous dit le marquis.

Quelles sont les leçons retenues de nos jours pour les protections des terres par rapport au travail de la mer ? Les normands seraient-ils les seuls à ressembler aux Néerlandais ?

De surcroît la poésie sur la beauté de la nature s'en mêle et quelle sensibilité pour un guerrier, ce qui explique tout en ces lignes de fin :

« Il est difficile d'imaginer un spectacle plus féerique que celui offert par le marais vernier à l'aube, dans l'incendie des hêtres environnants et le bain des flocons de brume, quand l'on vient du délicieux vieux port et que l'on descend la pente rapide, en lacets qui tombe sur la grande mare ».

L'on comprend que ces deux êtres : le vieil homme érudit mais toujours veilleur Louis de Saint Pierre et le tout jeune éveillé ayant soif de connaissances Jean Mabire surent se reconnaître dans une même hantise du monde viking venu transformer à jamais leur terre normande anciennement Neustrie.

C'est donc à l'occasion de la mort du Père, - Jean avait perdu le sien, encore jeune et beaucoup trop tôt, cinq ans auparavant sur la terre aimée d'Algérie - qu'en cette année 1966, année de la mort de Louis de Saint Pierre, Jean renoua plus fortement avec Michel de Saint Pierre.

Ce n'était pas pour rien que le premier essai de Michel de Saint Pierre paru en 1938, oui si tôt, s'intitulait *Vagabondages*.

A l'école buissonnière active, voulant s'ouvrir à un autre monde que le sien, Michel le fils, l'héritier, peut être aussi par rébellion ou pour prouver son identité propre, après un baccalauréat philosophie, une licence de lettres classiques, très jeune, décidera de travailler comme ouvrier métallurgiste à Saint Nazaire, s'engagera matelot de pont dans la marine, combattrà dans les forces navales - il a l'âge de combattre -, deviendra résistant. Revenu à la vie civile, il poursuivra toujours le combat tant dans l'action politique que l'action spirituelle, le tout inscrit dans l'écriture.

Il est certain que sa vie apparaît toujours oscillant entre l'aspiration à devenir un homme libre et le sens du devoir, entre modernité, habituellement de la jeunesse, et tradition plus faite pour l'âge mûr.

C'est donc lors de ses cinquante ans, qu'écrivain considéré et très contesté pour ses positions religieuses, venant de surcroît de perdre son père et devenu chef de famille et chef de fief, que Michel eut besoin de retrouver Jean, qui avait toujours été proche de son propre père.

Jean vit à l'époque une période journalistique dense, *Europe-Action*, *Valeurs Actuelles*, *Spectacle du Monde*, il se partage entre beaucoup d'activité dans un Paris dévorant pour le travail et la Normandie où toute la famille est restée.

La société des années 60 s'agit mais ne voit pas venir les soubresauts de 1968.

Ainsi que Michel, Jean en a beaucoup vu mais Jean a appris depuis longtemps une certaine tolérance et un souci d'apprécier l'autre différent, s'il est fidèle à lui-même. Et Michel de Saint Pierre ne brosse plus le portrait des Aristocrates, 12 ans ont passé, et maintenant il défie, scandalise et même suscite de la haine, avec *Les nouveaux prêtres*, 1964, *Sainte Colère*, et *Ces prêtres qui souffrent à la Table Ronde*, en l'année 1966. En cette année clef, Michel et Jean se sont pas mal rencontrés, beaucoup parlé, ayant maison d'édition commune et certains amis communs.

J'ai par devers moi en copie au carbone, à l'époque les photocopieuses n'étaient pas utilisées, et si elles l'avaient été, nous n'aurions plus aucune trace puisque l'écriture aurait totalement pâli sur le papier hors de prix devant être utilisé pour reproduire, c'est une lettre

de travail mais qui nous apprend beaucoup, notamment sur un énième pseudonyme utilisé par Jean :

Jean MABIRE
Editions Saint-Just
68 rue de Vaugirard
PARIS VI

Toussaint 1966

Cher Ami,

Merci de votre accueil si sympathique l'autre jour. J'espère que les dix numéros d'*EUROPE-ACTION* avec mon article sur votre père vous sont bien parvenus.

Voici un papier sur vous et votre livre que je vais remettre dans quelques minutes à *SPECTACLE DU MONDE* pour parution éventuelle dans le numéro de décembre, j'espère que Monsieur Bourguine va le faire passer. J'espère aussi n'avoir point dénaturé le sens de votre entretien et avoir donné à votre livre le maximum d'« impact ».

Comme je signe Jean Mabire ma chronique littéraire et que j'ai un compte rendu de livre qui doit par-



raître sous le nom d'Henri Landemer, j'ai choisi un troisième pseudonyme, très transparent pour mes amis de Normandie...

Croyez, cher ami, en mes sentiments les meilleurs.

Jean MABIRE

Effectivement un article de présentation et d'entretien - sous forme de questions/réponses - très dense de 7 pages dactylographiés suit, il est signé **Frédéric SOREL**.

Le chapeau s'intitule :

Au nom des silencieux.

Dans son dernier livre Michel de Saint-Pierre témoigne pour « ces prêtres qui souffrent ».

Je recommande la lecture de cet article, pour ouvrir des horizons sur la société des années 60, les débats qui étaient à l'ordre du jour, et la personnalité combative de l'auteur du livre, ses explications sur son combat. Personnellement je conclus que Jean Mabire était un excellent journaliste et critique littéraire et de surcroît un honnête homme, tolérant, ce dont je n'ai jamais douté !

-Les airs du temps vont et viennent, ce que je sais c'est que les caractères, en dépit des fluctuations de la vie ne changent guère.

Et que le temps passe...

La dernière fois où nous nous rencontrâmes, c'est en mai 1977, pour la date, je ne peux me tromper, et d'une manière insolite car aux marches du Palais, ma mémoire n'est pas assez bonne pour vous dire si c'était le palais des congrès de Nice ou le Palais des festivals de Cannes car nous avons fréquenté, alors les deux villes, il me faudrait revoir les lieux pour le dire, mais c'était en une fin d'une matinée lumineuse, Jean et moi

descendions « sportivement » un nombre de marches saisissant de hauteur, nous arrivâmes à la hauteur de « causeurs » que nous reconnûmes en la personne de Michel de Saint Pierre qui devisait calmement à mi hauteur de cette hauteur, avec une attachée de presse, je présume, nous décidâmes d'aller prendre un verre de vin blanc, à cette heure là au bistrot le plus proche, l'emploi du temps s'avérait entre deux avions très chargé pour tous, Michel et Jean semblaient très heureux de se revoir. Ils parlèrent de leurs projets sur Paris, et de la Normandie, ce qui ne surprendra personne, nous avions tous beaucoup d'obligations, nous eûmes pourtant le temps de converser plus particulièrement sur la personnalité de Catherine de Sienne qui a toujours été, et plus encore qu'une autre, ma patronne, que je considère comme une sainte laïque, celle du **29 avril**, une date qui ne peut s'oublier par son action de guide des cordelières et de la défense des femmes et de leur travail, bien au-delà de la sainte que l'on en a fait c'est sur cette conversation que nous nous quitâmes, je ne savais pas alors, compte tenu des années au rythme infernal qui suivirent, que nous n'aurions plus l'occasion de nous revoir et 1987 vit la disparition de Michel de Saint Pierre.

Dans un même ordre d'esprit, le dernier livre lu par mon père avant son départ définitif - père né un 8 mars et ardent défenseur de la cause féminine, le sort des femmes et surtout des petites filles l'avait beaucoup marqué lorsqu'il vivait en Chine -, livre resté sur la table de chevet s'intitule *L'accusée*, il est de Michel de Saint Pierre, paru en 1973 aux éditions Grasset, c'était un livre voué à la défense des femmes, une citation de **Schiller** en sa première partie « **le jugement de la femme, c'est son amour** » en dit long sur l'itinéraire des Saint Pierre.

Je me souviens, alors de cette dernière rencontre dans le sud, des impressions si douces de ce moment. Un temps magnifique, la lumière du soleil caressant la





Pierre des marches, le costume de Michel était plus neutre, mais seyant. Jean, lui, portait un costume bleu qui allait merveilleusement avec la couleur de ses yeux, mais aussi des chaussures de deux couleurs, blanc et bleu !!!... Ainsi qu'un panama, lors des chaleurs qu'il trouvait trop fortes pour son crâne, et aussi quand il le fallait, des lunettes de soleil très visibles. Ce qui lui donnait un côté très « borsalino » ce qui fit beaucoup rire Jeannine Balland, son éditrice, lorsque nous nous retrouvâmes sur la côte chez son amie Toinon, ainsi que chez les amis Joannon.

Voilà à quoi tiennent les souvenirs et à quoi l'on s'attache !

Je sais qu'après la mort de Michel, Jean prit contact avec Isaure de Saint-Pierre, Isaure, l'indépendante éprise de liberté, de beauté, d'histoire et de littérature, éprise aussi de vagabondages : l'esprit de famille !

Grand reporter *free lance*, attachée de presse aussi je crois, écrivain de grands romans historiques pétris d'histoire et d'êtres de caractère. Il est certain qu'elle était bien fille et petite fille de...

Je ne peux dire exactement quel était le projet de Jean, la mémoire, des articles, les archives ? Je sais seulement qu'il s'en est soucié !

Aussi, en ce 27 mars 2010, lors de l'assemblée générale des Amis de Jean Mabire avec repas sous la tente à **Saint Pierre du Val**, aller, en bonne compagnie, déposer - aidée de petites filles, les générations de relève - une très belle gerbe entre les deux tombes du père et du fils dans un minuscule cimetière

où reposent la famille de Saint Pierre avait une force symbolique extrême.

Sur le chemin des retrouvailles, avec nombre de projets à concrétiser pour l'avenir il était temps que je m'en aille, cette fois passant de la haute Normandie vers la basse Normandie qui pour nous n'en a jamais fait qu'une seule. Filant vers le plein Ouest il fallait bien penser à cet Abbé de Saint Pierre, le Normand précurseur d'une véritable Europe, pouvant se défendre, sur différents fronts un sage inconnu dans les années **1600**, mais déjà cité et honoré dans la revue *Viking* et depuis, était-il de la famille des Saint-Pierre ? Je ne saurais le dire. Mais nous devons en présence de grands normands.



Il était temps qu'à nouveau, entre deux tombes, et aussi sur deux tombes, je dépose à nouveau les fleurs du souvenir, donc en ces jours des 28 et 29 mars 2010, après avoir longé les petits chemins recouverts d'épine blanche, cette fois ce furent d'humbles fleurs d'ajoncs, que je déposais, cet or végétal flamboyant et profond de ce *bouvais jan sauvage*, ainsi que Jean l'avait toujours souhaité, je pus lui dire aussi qu'en chemin, sa femme avait rencontré beaucoup de gens qui pensaient toujours à lui, elle avait été chargée de

transmettre, et sûr de sûr on reviendrait tous lui dire de temps à autre, un petit « bonjour ».

Katherine Hentic

Bois Sculptés

Artisan créateur

Stéphane Desdouets

06.84.97.99.12

www.bois-sculptes.com

stephane.sculpteur@orange.fr

La Bruère 35500 St Aubin des Landes

- Pièce unique
- Reproduction d'art
- Art Nordique & Celtique






Avec la tête, le cœur et les jambes

Poursuivant leur chemin de fidélité « dans les pas de Jean Mabire », plusieurs dizaines de personnes, membres de l'AAJM mais aussi d'autres associations (Oiseaux Migrateurs, Utlagi, Terre et Peuple, Europe Jeunesse...) ont de nouveau répondu à l'appel pour ce « pèlerinage » annuel en terre normande.

C'est dans le Mortainais, cette année, aux confins de la Manche et de l'Orne, que se déroulait cet hommage.

Ce secteur, avec ses paysages champêtres et par endroits escarpés, se prête parfaitement à une randonnée et il n'était guère difficile, par ailleurs, d'y trouver un lien avec des thèmes récurrents de l'œuvre de Jean Mabire : Mortain, fief du Comte Robert (demi-frère de Guillaume le Conquérant), et Domfront, toute proche et qui accueillit la cour du roi Henri 1^{er} Beauclerc, jouèrent toutes deux un rôle non-négligeable dans la riche histoire de la Normandie ducale¹, dont on sait combien elle inspira Maït' Jean².

Par ailleurs, ce secteur est – et était plus encore dans les siècles passés – une terre de forêts et une terre de légendes. Des légendes auxquelles Jean Mabire, emboîtant le pas d'Amélie Bosquet³, s'est intéressé aussi, au point d'en compiler un certain nombre dans *Légendes traditionnelles de Normandie*, mais aussi d'y consacrer une large part de son excellente *Histoire secrète de la Normandie*.

En ces lieux, c'est quasiment chaque calvaire, chaque pierre levée, chaque arbre remarquable, qui est le siège d'un récit fantastique et d'une croyance...

C'est donc dans ce cadre que l'on mit sac au dos,

en cette fraîche matinée du 9 mai, après rassemblement non loin du lieu-dit – cela ne s'invente pas – la Fieffe Mabire.

Après avoir cheminé près de trois heures, les participants effectuèrent en début d'après-midi la jonction avec un autre groupe de marcheurs, exclusivement composé d'Oiseaux Migrateurs⁴, sur un site tranquille à souhait et nommé La Roche au chat. Pique-nique, détente, plaisir des retrouvailles entre amis ; pour être accessoire dans cette journée, cet aspect des choses n'en est pas moins appréciable...

Sacs et pieds un peu dégonflés, l'on se dirigea ensuite vers la Fosse Arthour, lieu retenu pour la désormais traditionnelle cérémonie et parfaitement en rapport avec la thématique principale du jour.

« (...) large trou insondable qu'un cours d'eau, un torrent durant l'hiver, a creusé au milieu d'une déchirure des rochers⁵ », la Fosse Arthour, située entre Mortain et Domfront, tout près d'une commune nommée Barenton, ne peut manquer d'évoquer l'une des légendes européennes les plus fameuses. Et pour cause : il semble que Geoffroy de Monmouth ait fréquenté la cour d'Henri 1^{er} Beauclerc, lorsque celui-ci séjournait en son fief de Domfront, et le passage de Chrétien de Troyes dans cette contrée est également probable⁶. À cela s'ajoutent, ainsi que le montre André-Edgar Poëssel⁷, de troublantes concordances entre certains thèmes des sagas scandinaves et des aspects de l'épopée arthurienne (et, plus largement, de la littérature courtoise). La Normandie aurait donc été le berceau de ce que Jean-Charles Payen nomme une « fermentation préarthurienne »⁸.

À l'issue de ladite cérémonie, qui constitue le temps fort de ce rassemblement (et ne manque jamais





d'attirer les regards curieux des passants - c'est aussi fait pour cela...), une couronne de feuillages et de *bouais-jan*⁹ fut déposée par deux enfants au pied d'un arbre aux formes évoquant une rune de vie.

Et une de plus... en attendant les prochaines, car nous sommes déterminés à continuer de semer un peu partout, dans tous les pays normands, de telles couronnes comme autant de marques symboliques de la présence de Mait' Jean – et de la nôtre, nous qui entendons marcher dans ses pas sur cette terre.



Notes

¹ Témoignent encore de cette époque faste, à Mortain : l'Abbaye Blanche, fondée au XII^e siècle et la collégiale Saint-Evroult, dont la fondation remonte au XI^e siècle (église actuelle du XIII^eme). Cette dernière abrite un certain nombre d'objets précieux dont le Christmale, un coffret portant la seule inscription runique connue à ce jour en Normandie.

Domfront, quant à elle, a gardé de beaux restes de sa cité médiévale autour des vestiges du château-fort (XII^eme). Beaucoup plus contemporaine, mais également digne d'intérêt dans cette ville : la boutique de produits culturels identitaires *Notre Monde normand*, évidemment dépositaire d'un certain nombre d'ouvrages de Jean Mabire.

² cf. *Les Ducs de Normandie, Guillaume le Conquérant, La Saga de Godefroy le boïeux*, notamment.

³ Auteur, en 1845, de *La Normandie romanesque et merveilleuse*, ouvrage fondateur.

⁴ Auxquels le dernier n° de notre revue était largement consacré.

⁵ Jules Lecœur, *Les Corbeaux du Roi Arthur*, 1883. Repris par Jean Mabire dans *Légendes traditionnelles de Normandie*.

⁶ cf., notamment, l'étonnant ouvrage collectif publié sous la direction de Jean-Charles Payen et intitulé *La Légende arthurienne et la Normandie*, éditions Corlet, 1983

⁷ idem

⁸ idem – Georges Bertin (auteur de plusieurs ouvrages sur le cycle arthurien) indique, pour sa part : « tous les clercs ayant composé des récits arthuriens s'étaient trouvés dans la mouvance des souverains anglo-normands » et va jusqu'à conclure hardiment : « la matière de Bretagne est, pour l'essentiel, anglo-normande ».

⁹ On rappellera, pour ceux de nos amis qui ne sont pas normands, que c'est ainsi que nous désignons l'ajonc

Abonnez-vous! Adhérez!

Diffusez notre revue autour de vous.

Notre capacité d'action est directement liée à notre nombre d'adhérents...

Et vous ? Êtes-vous à jour de cotisation ?

L'Agence2Presse et Mait'Jean

L'Agence2Presse, département vidéo des Éditions d'Héligoland – qui réalisent le *Bulletin des Amis de Jean Mabire* depuis sa création – est à la recherche de vidéos de conférence de Mait'Jean afin de les éditer sur DVD. Certains de nos amis ont peut-être, dans leurs cartons, des films qu'ils ont réalisés à l'occasion de rencontres, de fêtes ou de voyages avec Jean Mabire. Tout peut intéresser nos camarades de l'Agence et permettre ainsi de diffuser l'œuvre de Jean Mabire sur des vecteurs de communication moderne. Merci de les contacter par email à contact@agence2presse.eu ou par courrier à Agence2Presse. Les Éditions d'Héligoland. BP2. 27290 Pont-Authou (Normandie). Votre interlocuteur : Gilles Arnaud.

Ils garantissent la restitution des originaux !





Le mot du secrétaire

Le samedi 27 mars 2010, nous avons tenu notre **Assemblée Générale** ordinaire à Saint Pierre du Val dans l'Eure. Le maire de la commune où vivaient la famille de Saint Pierre à qui nous avons décidé de rendre hommage, nous permit de nous installer devant la mairie, sous un chapiteau. Était-ce une prémonition que de choisir un espace plus grand pour nous réunir ? Mais nous fûmes presque à l'étroit...

En effet, les participants sont venus nombreux, et de plus en plus nombreux ce qui nous laisse présager un bel avenir ou tout du moins de prévoir un lieu d'accueil encore plus grand pour 2011...

Après trois ans d'exercice, l'équipe du Bureau s'est présentée à sa réélection pour les trois prochaines années. Les membres du Bureau ont été réélus et le Conseil d'Administration s'est vu étoffer d'un nouveau membre en la personne de l'organisateur de la Marche Annuelle en hommage à Jean Mabire (*dont le compte rendu figure dans ce bulletin*).

Sans entrer dans les détails de notre bilan et de nos délibérations, il convient d'évoquer certains aspects :

- le nombre toujours croissant de nouveaux adhérents qui viennent renouveler ceux qui nous quittent, ce qui, au final ne nous permet pas encore d'atteindre le seuil du nombre d'adhérents à jour de cotisation dans l'année nécessaire à une certaine rentabilité de l'Association : à savoir au moins 250.
- le bulletin qui paraît comme prévu tous les trois mois et qui de surcroît a vu son nombre de pages augmenté : passant de 12 pages à 16, puis à 20. Ce qui occasionne – vous vous en doutez – un coût à la parution supplémentaire mais qui est apprécié par nos lecteurs et amis, nous pouvons même dire « souhaité ».
- les activités de l'Association toujours régulières sur l'année comme la Marche Hommage du mois de mai, la tenue d'un stand en France puis en Bel-

gique, une conférence sur Jean Mabire par l'un des membres du Conseil d'Administration ou encore notre présence à l'anniversaire du Millénaire du Comté d'Eu pour lequel Jean s'était fortement impliqué.

Nos échanges se sont terminés par un geste symbolique, celui de **Katherine Mabire-Hentic** qui remettait le pendentif de Jean au Président **Bernard Leveaux** afin que lui-même le transmette à son successeur et ainsi de suite.

Puis le Président a conclu nos discussions avec les adhérents présents en donnant un objectif ambitieux mais réalisable de 500 adhérents permanents à l'année. **Mais pour cela il est nécessaire – voire vital – que chacun renouvelle son adhésion.**

Nous avons partagé ensuite un repas champêtre sous le chapiteau, où nos amis artisans avaient installé leur stand.

Un hommage a ensuite été rendu aux de Saint Pierre, père et fils, devant leurs tombes dans le carré familial du cimetière de Saint Pierre du Val. Hommage évoqué par Katherine dans ce bulletin.

Nous sommes donc repartis, heureux et confiants, de Saint Pierre du Val pour une année à préserver la mémoire de notre ami Jean Mabire et à faire connaître son œuvre au plus grand nombre. Nous continuerons à travailler dans ce sens et nous espérons qu'à chaque parution de notre bulletin de liaison et à chaque évolution de notre site Internet vous allez encore mieux connaître Maït'Jean, le découvrir ou le redécouvrir.

Le Conseil d'Administration se joint à moi pour vous remercier de votre soutien et de votre fidélité.

Fabrice Lesade





« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
amis-mabire@hotmail.com
<http://amis.mabire.free.fr>

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2010
www.editions-heligoland.fr
BP2 - 27290 Pont-Authou (Normandie)